

dants du Journal des Débats nous apprennent qu'elle a déclaré « que beaucoup de choses » étaient à refaire, parce qu'on s'était écarté des traités de 1815 sans consulter l'Europe et sans la faire délibérer, en ajoutant que le jour où les puissances européennes seraient réunies dans un congrès et où toutes les questions seraient débattues pour être définitivement résolues, l'Autriche aurait sur tous ses rivaux un avantage incomparable si elle s'était placée sur le terrain des traités et si elle s'était réunie à l'Angleterre pour en maintenir les principes et les stipulations.

Est-ce au sujet de la cession de Nice et de la Savoie, ou même de la création du royaume d'Italie, que l'Angleterre fait des réserves mentales ? Le lecteur peut décider. On le voit, et les libre-échangistes ont beau dire, la politique anglaise reste toujours celle des Pitt et des Castlereagh. C'est le *Sicde* lui-même, qui dans le cours de ses réflexions, déclare que, évidemment, cette conduite est puisée dans les traditions de Pitt. Mais il oublie d'ajouter que Pitt avait eu aussi son traité de commerce, et que la leçon de 1786 aurait bien pu servir en 1860.

Helas ! faudra-t-il toujours en revenir au mot du père de Pitt : « L'Angleterre serait perdue le jour où elle se croirait obligée d'être juste envers la France. »

Angleterre.

Une correspondance de Londres renferme des détails assez curieux, nous les donnons ci-dessous :

On reçoit de Londres l'analyse des deux dépêches adressées le 10 avril par lord Russell à lord Napier, ministre anglais en Russie. Dans la première, lord Russell invoque, au nom de la Pologne, les traités de 1815. Dans la seconde, il rapporte une conversation qu'il a eue avec l'ambassadeur russe, baron de Brunnow. Celui-ci ayant demandé si les intentions de l'Angleterre étaient pacifiques, lord Russell répondit affirmativement ; il ajoute qu'il pourrait y avoir danger pour l'Europe si le Czar ne faisait pas de démarche en vue d'une réconciliation. M. de Brunnow assura qu'il existait des projets pour changer la carte de l'Europe ; mais que la Russie, bien qu'on lui eût offert une indemnité, ne voulait pas y entrer, qu'elle s'en tenait à la carte actuelle, et qu'elle demandait s'il en était de même de l'Angleterre. Lord Russell répondit : Oui ; mais la Russie n'a pas toujours été dans les mêmes vues.

Dans ces quelques lignes, il y a tout un orage. D'abord est-il prudent de parler à la France de 1863 du traité de 1815 ? La Russie ne veut plus maintenant le remaniement de la carte dont le projet existe, dit M. de Brunnow. D'où part ce projet ?

La Russie n'a pas toujours été dans les mêmes vues, répond lord Russell. Que voulez-vous ? C'était si tentant Constantinople ! Il est vrai qu'à Constantinople, M. de Brunnow pouvait répondre par Gibraltar. C'est toujours chose dangereuse que le remaniement d'une carte comme celle de l'Europe ; l'Angleterre surtout doit désirer conserver celle qui existe.

Pologne.

Les dépêches, les nouvelles continuent généralement à être favorables à l'insurrection de Pologne. N'exagère-t-on pas un peu la force des insurgés et la faiblesse des Russes ? L'exagération, une confiance trop grande amènent souvent une decep-

tion non moins grande et d'autant plus sensible.

Une correspondance de Varsovie donne hier ces détails sur l'armée russe :

Au début de l'insurrection, l'armée russe en Pologne comptait 116,000 hommes. Depuis cette époque, elle a reçu constamment de nouveaux renforts, et néanmoins d'après des renseignements positifs, l'effectif actuel dépasse à peine 100 mille hommes. Encore faut-il dans ce chiffre compter quelques régiments de la garde passablement décimés, et près de la moitié du corps des grenadiers. L'envoi de la garde et des grenadiers est un indice eloquent de la faiblesse militaire actuelle de la Russie.

Pendant la campagne de Hongrie, quand la Russie avait 150,000 hommes hors de ses frontières, la garde qui suivait les régiments de ligne atteignait à peine Vitebsk. Aujourd'hui l'armée active ne suffit pas à la Russie contre l'insurrection polonaise, et elle est obligée de recourir aux deux corps spéciaux de la garde et des grenadiers. Quand on a reçu à Saint-Petersbourg la nouvelle du soulèvement de Samogitie, il y a eu profonde stupeur dans les hautes sphères, et on a été forcé d'envoyer les chasseurs de la famille impériale qui forment la garde personnelle de l'Empereur. C'est là un fait qui ne s'était pas produit même lors de la guerre de Crimée. Tous ces faits prouvent la faiblesse des Russes et encouragent les insurgés. La faiblesse matérielle des oppresseurs de la Pologne s'aggrave encore de la disposition de toute discipline dans leurs rangs.

L'insurrection de la Pologne peut continuer à prendre de grandes proportions, les atrocités des deux côtés prennent plus de gravité et se répandent sur une plus grande surface de territoire. Si dans un tel état de choses, le gouvernement impérial ne prenait aucune mesure d'une nature conciliante, des dangers et des complications pourraient survenir qui ne sont pas prévus en ce moment. Le baron de Brunnow dit qu'il ne pouvait pas considérer notre première dépêche comme une ouverture. Les intentions de l'Empereur envers la Pologne sont très amicales et très conciliantes.

Prusse.

On écrit de Berlin, le 29 avril :

« Vis-à-vis des assertions contradictoires sur l'attitude du gouvernement prussien à l'égard de la question polonaise, il importe de ne pas oublier l'état réel des choses. Ce qui donne à ces bruits l'apparence de la vérité, ce sont les divergences de vues qui se produisent jusque dans les sphères les plus élevées. Quoique des pourparlers en vue de certains événements puissent avoir eu lieu, nous croyons que la conclusion d'une alliance prusso-russe n'est pas un fait accompli ; nous n'ajoutons pas plus de foi à l'assertion, que le cabinet de Berlin serait décidé à intervenir entre la Russie et les puissances occidentales.

Toutes les indications qui nous parviennent sur les intentions du cabinet de Saint-Petersbourg, s'accordent à faire prévoir que le prince Gortschakoff engage les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne à préciser leurs idées sur la solution de la question polonaise. Tout porte à croire que le czar ne traitera que sur la base de l'article 1er des traités de Vienne qui déclare le royaume de Pologne irrévocablement lié à l'empire russe. On s'attachera avant tout à éliminer l'idée d'une Pologne indépendante. Et voilà le premier point sur lequel il y a entente absolue entre les cabinets de Berlin et de Saint-Petersbourg. La Russie envisage la question d'une Pologne indépendante comme tendant à la spoliation de l'Empire ; pour la Prusse, c'est-à-dire pour M. de Bismark, il y va de l'existence de la Prusse elle-

même. Nous ne sommes du même avis, mais nous tenons à constater ce point.

Il ne pourrait donc s'agir que de reconcilier le royaume de Pologne avec l'empire russe ; et je crois être dans le vrai en assurant que le cabinet de Berlin serait prêt à conseiller à un moment opportun toutes les concessions nécessaires pour rendre à la Pologne russe, aussi bien qu'aux provinces qui font partie de la Prusse et de l'Autriche une paix durable. On assure même que M. de Bismark a parlé dans ses communications avec la cour de Saint-Petersbourg d'une représentation nationale tant que l'empire russe ne sera pas en possession d'institutions représentatives auxquelles la Pologne pourrait participer, comme cela se pratique en Prusse.

Par contre, M. de Bismark déconseillera en tout état de cause d'accorder à la Pologne une armée nationale, qui à son avis serait une source de mécontentement pour le duc de Posen et la Gallicie et une arme qui pourrait devenir dangereuse à la Russie elle-même.

Amérique.

A Charleston, dit le Daily-News, les défenseurs de la place avaient quant à l'artillerie, une éminente supériorité numérique ; ils avaient 300 canons contre 30. La plupart des navires fédéraux qui ont attaqué le fort Sumter étaient de la classe des monitors. Ils n'avaient pas été construits pour le genre de service auquel ils étaient employés. Ces navires portaient moins de canons que les navires de toute autre classe ; sur les neuf navires cuirassés, sept n'avaient pas plus de deux canons. De plus ces monitors avaient été construits à la hâte. Il est évident qu'à l'heure du combat tout cela a dû pencher dans la balance.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Berlin, 30 avril. La Gazette de la Croix ne doute pas que le projet du parti progressiste, de provoquer de violents débats sur les affaires étrangères, ne fasse arriver, au premier plan, la question d'une clôture immédiate de la session.

Berlin, 1er mai. La fraction progressiste de la Chambre a résolu hier de proposer de concert avec le centre gauche, qui serait invité à s'associer à cette démarche, l'envoi d'une Adresse au roi sur la situation du pays.

Berlin, 1er mai. On mande de la frontière de Pologne, le 30 avril : Le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur a passé hier inaperçu. Le marquis de Wielopolski n'est pas allé hier, au château, présenter ses félicitations au grand-duc.

Posen, 1er mai. Le Journal de Posen annonce que les chefs des insurgés, Taczanowski et Faucher, ont battu les Russes près de Peisern et leur ont pris plusieurs pièces de canon.

Londres, 30 avril. Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre constate une diminution de 118,585 liv. st., dans la réserve des billets, de 38,639 liv. st. dans l'encaisse métallique, de 1,132,938 liv. st. dans les comptes particuliers, de 188,484 liv. st. dans le portefeuille, et une augmentation de 861,899 liv. st. dans le compte du Trésor.

Berlin, 30 avril. La Gazette de l'Allemagne du Nord a reçu de Posen la nouvelle qu'une visite domiciliaire a eu lieu chez le comte Dzialinski, membre du parlement. Elle

aurait amené la saisie d'un plan complet d'organisation révolutionnaire avec les noms des membres du comité central et des commissaires civils et militaires des districts.

Berlin, 30 avril. Le comte Jean Dzialinski, beau-frère du prince Czartoryski, a rejoint le camp des insurgés dans le palatinat de Kalisch.

Cracovie, 30 avril. On mande de Varsovie que le comité central a ordonné aux employés de donner leurs démissions en masse.

Le Dziennik, journal officiel du gouvernement russe, confirme la nouvelle qu'une colonne russe forte de 500 hommes a été refoulée sur le territoire prussien à Jeryzyce, près Inowroclaw. Le corps de Czachowicki à livre des combats, le 26 et le 27. Il a repoussé le général Czengierski qui demandait des renforts. Dans le palatinat de Plock, le chef militaire Lüttich a fait subir aux Russes une perte de 400 hommes dans la rencontre de Popowo. Plusieurs nouveaux détachements ont paru dans le palatinat de Sandomir.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

D'après une convention faite entre la France et la Belgique le prix des dépêches télégraphiques a subi une modification qui est tout à l'avantage des deux pays. A dater du 1er mai le prix de la dépêche internationale simple (20 mots) sera pour toute la France et la Belgique, quel que soit le point de départ, de 3 fr. ; au-dessus de vingt mots moitié en plus par chaque série de dix mots.

Autrefois le prix de la dépêche simple coûtait : De Paris pour Bruxelles fr. 4-50. De Bordeaux » » 7-50. De Marseille » » 9-00. Il est inutile de faire ressortir l'avantage de cette nouvelle mesure.

Voici la liste des jurés pour les assises du 2e trimestre de 1863 qui s'ouvriront à Douai lundi prochain 4 mai, sous la présidence de M. Fievet, conseiller :

- Jurés titulaires : MM. Guillemin, marchand droguiste à Cambrai. Beharelle, propriétaire à Douai. Beghin, cultivateur à Watrelos. Gravelle, maître et brasseur à Ath. Bouchélet de Vendegies, propriétaire à Cambrai. Lupont, rentier à Maubeuge. Dheruc, fabricant de sucre à Raismes. Dhombart, avocat à Lille. Cuquesnoy, rentier à Valenciennes. Dloeme, notaire à Hazebrouck. Bambret, notaire à Cartignies. Sorlin, cultivateur et maire à Banteux. Hamoir, directeur de hauts-fourneaux à Maubeuge. Desenfants, cultivateur à Viesly. Duverdun, propriétaire à Haubourdin. Parent, directeur des mines à Denain. Bernard, propriétaire à La Bassée. Flipo-Bouchard, fabricant à Tourcoing. Masure, fabricant à Roubaix. Marsy, propriétaire à La Gorgue. Grimbier, notaire à Caudry. Carpentier, propriétaire à Gommegnies. Riche, rentier à Maubeuge. Collet, négociant à Dunkerque. Gruyelle, fabricant d'huile à Trith-Saint-Leger. Foulon, cultivateur et maire à Mœuvres. Charvel, négociant à Armentières. Deberdt, percepteur à Hazebrouck. Droulers, cultivateur à Watrelos. Copreaux, propriétaire à Lille. Delatre, filateur à Roubaix. Menard, cultivateur à Montay. Leroux, rentier à Sassegnies. Bruneau, fabricant de bonneterie à Saint-Amand.

MM. Boret, cultivateur à Maulde. Dewilde, négociant à Armentières. Jurés supplémentaires : MM. Belval, architecte à Douai. Lemaire, propriétaire, idem. Butuelle, brasseur, id. Dupont, banquier, id.

FÊTE DE ROUBAIX.

Nous nous sommes nos colonnes à tous les projets de fête qui pourraient surgir. Les différentes lettres que nous avons reçues, nous les avons insérées textuellement, laissant le champ libre à toutes les opinions, même les plus opposées.

Cavalcade, carrousel, bal, concert, fête historique, etc., etc., ont été passés en revue et discutés. Un genre n'empêche pas l'autre ; plus il y aura de variété, plus la ville réunira d'étrangers.

On nous communique une idée qui élargit le cadre ; cette idée serait d'organiser des courses.

Nous avons fait une objection à propos de l'emplacement. Il paraît que le terrain est trouvé, qu'il est vaste, convenable et situé à Watrelos.

Comme pour les autres projets dont on nous a fait part, nous laissons aux auteurs de celui des courses toute la liberté possible et tout l'espace dont nous pouvons disposer pour développer leur plan.

L'établissement de courses sérieuses a une raison d'être à Roubaix. L'essentiel est qu'elles soient organisées dans un but utile.

Nous publierons donc sous peu le projet dont on nous donne ici l'idée première.

Au moment où nous terminons cette note, nous recevons une nouvelle lettre, elle résume à peu près toutes les autres. Nous l'insérons sans y changer un seul mot.

L'administration municipale ne manquera pas de renseignements. Seulement on comprendra que nous ne pouvons abuser trop longtemps de ces communications. Nous en avons une assez grande quantité que nous ne pouvons insérer. Il est impossible de dépasser une certaine limite.

Nous ne relevons pas quelques passages de cette lettre qui pourraient être discutés, nous laissons la discussion aux intéressés, sans vouloir y joindre notre opinion... pour le moment du moins :

Roubaix, le 30 avril 1863. Monsieur le Rédacteur, J'ai lu, avec un certain intérêt, toutes les lettres de vos abonnés, que vous avez insérées, dans votre journal, depuis quelque temps au sujet des fêtes qui doivent avoir lieu le 15 août et les jours suivants, pour l'inauguration de la prise d'eau de la Lys.

Quoique la fabrication des tissus ne soit plus familière que la plume, je ne puis m'empêcher néanmoins, comme Roubaisien, de garder le silence en cette occasion, et j'espère, Monsieur le Rédacteur, que vous voudrez bien accueillir ma lettre, comme vous avez accueilli celles de vos autres abonnés.

De toutes les lettres que vous avez reproduites sur ce sujet, celle qui m'a le plus intéressé, est celle que vous avez insérée dans votre numéro de mercredi dernier. Tandis que les lettres que vous avez reproduites précédemment, ne parlaient que du projet d'une cavalcade et de son organisation commune entre Roubaix et Tourcoing, la lettre de mercredi au contraire redigeait tout un programme à suivre.

N'étant pas partisan des grandes phrases, ni des grands mots, je me contenterai tout simplement, de passer en revue les quelques projets émis par l'au-

et une charité célestes, le devoir que lui impose la volonté d'autrui, vous appelez cela se vendre ! repliqua M<sup>me</sup> d'Avvers avec une surprenante vivacité. Rougissez de honte, vous et celui qui vous a raconté des choses pareilles ! Mais, je le vois bien, après des âmes comme celle de Berthe, il n'y a rien d'aussi rare au monde que des âmes qui les comprennent.

Cette chaleureuse explosion fut un tel baume pour Achille qu'il se sentit presque calme au sujet du départ de Berthe et qu'il se dit avec joie : « J'avais donc raison de l'aimer par-dessus tout, et je le ferai maintenant avec la conscience de bien faire. »

Et, avec toute la véhémence de sa nature, il se lança dans la direction où la vie et l'avenir lui apparaissaient sous un jour enchanter. Il secoua l'atonie où l'avait plongé une longue indifférence et salua avec enthousiasme le nouveau sentiment qui l'élevait dans une sphère nouvelle. Seulement il souffrait d'être éloigné de Berthe. Que faisait-elle ? Comment et avec qui vivait-elle ? De quelle façon remplissait-elle ses journées ? Il essaya d'attribuer son inquiétude à une autre cause, à la desolation de sa famille, au chagrin de la perte de son frère, à une sourde soif de vengeance. Mais non, inutile de vouloir se faire illusion : le sort fatal de son frère était bien une cause de tristesse, mais pas de son anxiété inouïe, et il s'adressait lui-même des reproches de ce que cette anxiété lui fit oublier jusqu'à son chagrin.

XV.

Lorsque Berthe eut réglé toutes ses affaires à Vaux de manière à pouvoir faire

une longue absence, elle se mit en route pour aller voir sa sœur Eugénie, par le chemin des colliers, toutefois, car elle se dirigea d'abord sur Alby. Ce passage de la lettre de Cyrille : « Je suis malade ; les médecins disent que ma maladie est dangereuse, » ne lui laissait ni trêve, ni repos. Le devoir rien qu'une seule fois, savoir qu'il était vivant, qu'il ne la haïssait point — et quand même il la haïrait — savoir seulement qu'il vivait encore, ce te pensée dominait chez elle depuis qu'elle avait reçu la lettre de Cyrille. La possibilité de l'apercevoir, ne fut-ce que de loin, ou à cheval, ou passant sous sa fenêtre, lui paraissait une félicité véritable, et elle remercia Dieu de son indépendance qui lui permettait d'aller à Alby. Sa santé étant relâchée et le printemps venu — on touchait à la fin d'avril — elle voyagea nuit et jour.

A peine arrivée à sa destination, elle fit appeler le commissionnaire de l'hôtel où elle était descendue et lui demanda au hasard si telles et telles des familles connues étaient en ville. Avec l'air d'importance propre à ces gens-là, le commissionnaire lui donna force renseignements, et elle finit par apprendre que le comte de Tremicourt était avec la comtesse chez M. de Leduc, son beau-père. Toute question ultérieure aurait été superflue : Cyrille était là ; Berthe n'en voulait pas savoir davantage ; tout le reste lui était indifférent. Elle lui écrivit :

« Je sais bien que mon aspect ne vous est pas agréable, que vous vous êtes promis de ne pas me revoir, je comprends très-bien cela ; mais moi, je désire le contraire, vous êtes malade, souffrant, mourant, que sais-je ? Il faut que je voie comment vous êtes, et puis

je m'exile. Oui, je m'exile, dans le sud ou dans le nord, peu m'importe ; mais je m'exile pour ne plus jamais revenir ici. Je vous prie d'être demain matin à 9 heures sur le pont de Tarn. Si j'étais une inconnue, une mendiant desirant vous entretenir, vous viendriez, vous viendriez également pour moi, n'est-ce pas ? Alors je vivrai et mourrai tranquille, fort tranquille, certainement. »

Elle fit porter ce billet par son propre domestique, en lui recommandant de s'assurer qu'il serait positivement remis à son adresse. Cela fait, elle se mit au lit ; il n'était pas tard, mais elle se sentait épuisée de fatigue. Cependant le sommeil ne vint pas. Une heure après, elle sonna sa femme de chambre et lui demanda si le domestique avait pu s'acquitter de sa commission.

Oui, M<sup>me</sup> la marquise ! le portier a promis de la remettre à M. le comte au premier moment de tranquillité. Mais il regne ce soir une très-grande agitation dans la maison...

Pourquoi ? le comte est-il malade ? s'écria Berthe saisie d'une angoisse mortelle et se dressant en un clin d'œil sur son séant.

Non, M<sup>me</sup> la marquise. M<sup>me</sup> la comtesse est en couches, dit la femme de chambre, convaincue qu'elle annonçait la plus agréable de toutes les nouvelles.

Bien, bien ! dit Berthe, et elle tomba foudroyée sur ses cousines. « Oh ! que je suis fatiguée ! murmura-t-elle ; fatiguée à m'endormir du sommeil éternel ! »

Vers le matin, Cécile donna le jour à une fille. La mère et l'enfant se portant très-bien, Cyrille se rejouissait cordialement. Sa femme lui dit :

« Maintenant, n'est-ce pas, tu me promets de ménager ta santé — par amour pour l'enfant ? »

Cyrille lui baisa les mains et lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, de recourir à tous les moyens curatifs, aux bains de mer, et que sais-je ! Il était plein de reconnaissance pour la mère de son enfant, touché à la vue de ce petit être et heureux du nouveau but assigné à sa vie ; mais il ne pouvait dominer la tristesse affreuse qui lui déchirait le cœur depuis qu'il savait Berthe veuve. Naguère encore ils étaient enchaînés tous deux à d'autres objets et par là séparés pour toujours. Il avait, pour ainsi dire, disposé sa vie en conséquence ; et, à l'exemple de Berthe, qui remplissait son devoir scrupuleusement et avec douceur, il était un excellent mari, toujours affectueux et cordial, quoique sans passion. Cécile était parfaitement heureuse à ses côtés, comme le sont toujours les femmes bonnes et raisonnables quand leurs maris se conduisent comme Cyrille ; et lui-même était tranquille et presque content à la pensée qu'il suivait la même voie que Berthe.

Deux lignes de la main de M<sup>me</sup> d'Avvers qui ne contenaient rien que la simple nouvelle de la mort du malheureux Edmond — et le monde que s'était forgé Cyrille fut renversé. Pour porter sa chaîne, il regardait celle de Berthe ; celle-ci tomba — l'autre ne pouvait-elle donc pas être brisée ? Il avait des moments de désespoir, d'irritation, de fureur, d'abattement et de tristesse insurmontables ; mais les plus amers de tous étaient ses moments de jalousie effrénée. « Si elle se remarie, j'en deviendrai fou, pensais-il quelquefois, la tête appuyée sur ses deux mains, et elle est femme à épouser le plus tranquil-

lement du monde quelque homme raisonnable, tout comme elle m'a fait épouser Cécile, parce qu'à ses yeux le mariage est la mission de l'humanité. » Ces transports qu'il travaillait à vaincre et à dissimuler, contre lesquels il luttait comme avec des ennemis supérieurs en force, le minaient lentement ; ce n'était point sans raison que Cécile s'inquiétait et que le médecin déployait toute sa science. Mais la racine du mal restait cachée ; on l'attribuait toujours à un refroidissement et aux fatigues du voyage à Hyères ; personne ne soupçonnait une souffrance morale.

Cyrille voulut veiller le reste de la nuit auprès de sa femme. Il s'installa dans un grand fauteuil aux pieds du lit, et bientôt il rêva les yeux ouverts. Il regagna un profond silence dans la pièce, si faiblement éclairée par une veilleuse qu'il ne pouvait pas reconnaître les traits de Cécile. Ses pensées, de plus en plus confuses, flairent par dégénérer en visions. Ce n'était pas Cécile qui sommeillait là, si pale ; c'était Berthe ! Comme femme, comme amante, comme mère, toujours aussi parfaite, aussi adorable ! Mais l'homme assis aux pieds du lit, ce n'était plus lui-même : c'était un étranger, un inconnu, un homme haï ; Cyrille voyait cela clairement.

Il bondit de son siège ; il croyait avoir poussé un cri, mais non, il serrait les dents, et une sueur froide lui perlait sur le front. « Il faut que j'aie ma couche, murmura-t-il ; de pareilles hallucinations me feraient perdre la tête. »

Cécile s'éveilla et le pria d'aller se mettre au lit.

« Cela me tranquillise, » lui dit-elle affectueusement quand il se releva. M<sup>me</sup> LA COMTESSE HARRY-HARRY. (La suite au prochain numéro.)